

Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur

Autor(en): **Stéphane, Marie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1906)**

Heft 52

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256383>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

La Sainte Agathe à St-Ursanne

Une antique et précieuse coutume avait lieu à St-Ursanne chaque année, le 5 février, fête de Ste-Agathe et que la néfaste persécution de 1874 a brutalement fait disparaître. C'était une procession par toute la ville en l'honneur de la Sainte, avec le Saint-Sacrement et au chant des litanies de tous les Saints. Cette procession était née d'un vœu fait à l'occasion d'une inondation arrivée le 5 février 1462, fête de Sainte Agathe. L'hiver avait été terrible, tout gelait, le Doubs lui-même était couvert d'une épaisse couche de glace et la terre était gelée à deux pieds de profondeur. Tout à coup le vent chaud du midi fit son apparition subite. Le dégel fut rapide, bientôt la glace se rompit de toutes parts. Elle descendit des montagnes en masse compacte et bientôt le Doubs charria d'énormes glaçons. Le débacle fut terrible. Les glaçons arrivaient comme des massues, pour ébranler le pont de la ville. Toute la population de la ville est sur pied. Il s'agit de prendre les précautions pour sauver le pont d'une destruction totale. Les hommes courent à la forêt voisine pour abattre de gros arbres qu'ils se hâtent de précipiter dans le fleuve en amont des arches du pont, pour briser et amortir les coups des glaçons. Cependant ces arbres et toute l'activité des bourgeois ne peuvent diminuer le danger. Les glaçons s'arrêtent en masses compactes contre les arches du pont. Le danger est imminent. Personne n'ose plus s'aventurer sur le pont qui semble sur le point d'être emporté par la

masse de glace qui l'enserme étroitement. Tout à coup au milieu de la consternation générale une voix forte s'éleva : « O sainte que nous honorons aujourd'hui, protégez-nous, si votre prière toute puissante nous garde ce passage, une messe sera célébrée en votre fête chaque année; nous en faisons le vœu solennel ! » Ce vœu est ratifié par tout ce peuple, à genoux, qui prie le ciel de venir à son secours. La chronique latine (1) rapporte qu'à l'instant les flots se calment, la débacle se ralentit. On peut arrêter les glaçons au moyen des arbres et à force de travail le pont demeura debout. Deux messes furent fondées et célébrées en l'honneur de Ste Agathe, l'une pour lui demander protection contre la fureur des flots et l'autre contre le feu. On se souvenait du terrible incendie de 1403 qui avait tant ravagé la ville. Depuis cet incendie on avait coutume de faire, le 5 février, fête de Ste Agathe, une procession avec le Saint Sacrement et en chantant les litanies. De nos jours cette pieuse cérémonie s'accomplit sous les voûtes du cloître de la collégiale. En 1818 un nouvel incendie faillit réduire la petite ville en cendres. Le feu s'était déclaré dans la rue appelée « La Ruelle » près de la porte St Paul. Toute la rue fut brûlée. Depuis douze jours, une bise violente n'avait cessé ses ravages. Ce vent redoubla d'intensité au moment où l'incendie éclata. On essaya d'enrayer le fléau, mais ce fut en vain, la pompe même obstruée, refusa son service. Le feu se propageait menaçant, terrible. C'en était fait de la ville, impossible de la préserver. La population, affolée, constatait l'inutilité de ses efforts.

(1) Voir Mgr Chèvre, histoire de St-Ursanne, p. 272.

souffrances qui en ont été l'inévitable conséquence... et très heureux toutefois de constater combien Gauthier est digne de mon admiration, de mon affectueuse reconnaissance. Je viens seulement d'apprendre toute la vérité, madame. Et douloureusement confus de ma déplorable erreur, au nom de votre fils, je vous conjure de me pardonner pour lui et pour vous.

Des larmes, qu'elle se sentait impuissante à retenir, s'échappèrent des yeux de la veuve. Son regard chargé de gratitude se fixa un instant sur son crucifix, cet ami divin en qui elle avait mis toute son espérance. Et sans chercher à dissimuler son émotion :

— Je vous en prie, monsieur, ne parlez plus ainsi ! répliqua-t-elle avec chaleur. Vous aviez le droit de vous montrer plus sévère que vous ne l'avez été, les charges étaient si accablantes pour mon pauvre enfant !... Ce dont nous avons le plus souffert.

C'était partout la consternation, et le désespoir était dans tous les cœurs.

Toutefois quelques bons chrétiens rassurent tout ce peuple consterné. On invoque Ste Agathe, comme au temps de l'incendie de 1403. Tout à coup, un brusque changement se fait. La bise se retourne, les flammes, qui se portaient avec fureur vers les autres rues de la ville, sont rejetées au dehors. Le courage revient, on se remet au travail, et la ville est sauvée.

Telles sont les traditions populaires des habitants de St-Ursanne, traditions qui se perpétuent par la procession de la Ste Agathe.

En 1764, un épouvantable incendie réduisit en cendres 45 maisons à Chevenez. Comme l'élément destructeur menaçait de même tout le reste du village, la population fit le vœu de célébrer chaque année la fête de Ste Agathe, le 5 février. Dès cet instant le feu cessa ses ravages. Depuis ce moment, jusqu'à nos jours, la population de Chevenez est demeurée fidèle au vœu fait en 1764. Le 5 février est un jour férié. Ce jour là, il y a office solennel et avant la persécution de 1874, il était suivi d'une procession.

A. D.

Le Petit Noël

de Monsieur et de Madame Dauriac

par JEANNE FRANCE

(Suite et fin)

Calmement installé sur le genoux de Madame Dauriac, petit Noël babillait avec gen-

c'était de la perte de votre estime; dès lors que vous nous la rendez, le passé s'effacera comme un mauvais rêve, je m'en porte garant, pour Gauthier comme pour moi... Permettez-moi du reste, de vous donner l'assurance que, pas un instant, vous n'avez cessé d'être pour moi et pour mon fils un bienfaiteur insigne et vénéré entre tous !

Emu de tant de générosité et d'une si grande délicatesse de sentiment, M. de Verneuil restait confondu.

— Sait-elle ou ne sait-elle pas qui est le coupable?... se demandait-il, heureux dans son malheur que le nom de Luc n'ait pas été prononcé, et désireux cependant de savoir si la rançune de cette mère éprouvée ne pesait pas trop lourdement sur l'auteur de la faute imputée à son fils.

— Vous savez que Luc est de retour, madame ? demanda-t-il légèrement troublé.

Il ne pouvait, lui homme du monde, soupçonner toute l'indulgence de ce cœur de

Feuilleton du Pays du dimanche 50

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

La veuve leva sur son visiteur, ce regard à l'expression sereine et toujours jeune de ceux qui n'ont jamais nourri d'amertume contre leurs semblables. Spontanément, elle tendit au banquier une main que celui-ci pressa respectueusement.

— Vous, malheureux?... vous m'en voyez bien désolée, monsieur ! fit-elle compatissante.

— Oui, madame, très malheureux ! affirma-t-il vivement. Très malheureux de l'injustice dont je me suis rendu coupable envers votre fils, envers vous, sa mère ; malheureux surtout de l'éloignement et des

tillesse, mais avec une certaine lenteur ; on eut dit qu'il pesait ses mots.

— Quel âge avez-vous, cher petit ? — demandait madame Dauriac.

— Huit ans tout juste. Je suis arrivé du ciel avec l'Enfant Jésus un peu avant minuit.

— Tu es très sage ? — interrogea M. Dauriac.

Ude jolie moue, une modeste hésitation...

— Pas toujours ; je fais quelquefois ma tête. Alors, papa gronde et dit que je lui ressemble, et qu'il ne faut pas... qu'il faut ressembler à maman, qui est si douce.

— Elle est restée à Paris, votre maman, mon chéri ?... Elle n'est pas venue avec vous ?

— Madame grand'mère, il faudrait dire toi à petit Noël, comme fait M. grand-père ; papa serait content, et moi aussi — conclut-il en l'embrassant.

Le cœur de la pauvre femme, sans petits-enfants, se fondit sous ce baiser, rendu avec usure.

— Oui, mon gentil, oui, je veux te dire toi, puisque tu le demandes... Et maintenant, dis-moi si ta maman est à Paris ?

Peut-être, elle aussi, avait elle pensé qu'il n'y avait pas de maman, que Lartigue venait demander à Suzanne d'être la mère du cher petit Noël.

En ce cas, la déception fut prompte.

— Maman est ici... elle a voulu venir — expliqua-t-il, parlant de plus en plus lentement, s'étudiant. — Oui, elle a voulu venir ; pourtant, papa lui proposait de rester avec la petite sœur ; mais elle a insisté... Alors, papa lui a dit qu'elle était une vaillante et qu'elle méritait...

Il s'arrêta : la réticence passa inaperçue.

— Alors, tu as une petite sœur ?

— Oh ! oui ! Je suis bien content ! Le Bon Dieu m'a donné une petite sœur ; elle est jolie, si jolie !... Et puis, très gentille ; elle rit toujours ; elle commence à m'appeler... Je l'aime beaucoup... J'ai eu du chagrin de la laisser, quoiqu'elle soit très bien avec grand-maman et nounou. Pourvu qu'elle me reconnaisse !

— Tu seras donc longtemps en voyage ?

— Oui, assez long'emps... Je parie que vous ne savez pas comment s'appelle ma petite sœur ?

— Naturellement, puisque j'ignorais que tu eusses une petite sœur.

— Vous ne savez même pas que j'étais

femme dont l'âme était tout entière établie dans la divine charité.

En vain craignait-il que le regard de cette chrétienne trahît de l'amertume, pas un muscle de son visage ne tressaillit. Compatissante elle répondit :

— Oui monsieur, je le sais ! et j'ai appris ce matin avec joie par votre religieuse garde-malade que tout danger imminent semble désormais écarté. M^{me} de Verneuil n'a-t-elle pas été trop ébranlée par la maladie de son fils ?

Chantal répondit :

— Mère a supporté la fatigue beaucoup mieux que nous ne pouvions raisonnablement l'espérer.

Et câline, la jeune fille ajouta :

— Parlez-nous de Gauthier, chère madame. Avez-vous reçu de ses nouvelles depuis peu ?... Il va bientôt vous annoncer son retour, je l'espère ! Croiriez-vous que je suis tentée parfois de lui souhaiter une petite maladie pour qu'on vous le renvoie en congé de convalescence.

(A suivre.)

au monde, je parie ?... Comme c'est drôle !

— Il est certain — grommela M. Dauriac, un peu grognon, jaloux au fond — que son père aurait bien pu nous envoyer un faire-part.

— Eh bien, je vais vous dire son nom — reprit le petit en regardant Madame Dauriac dans les yeux, fixement. — Elle s'appelle Jeanne.

Madame Jeanne Dauriac eut un léger tressaillement, mais sans rien conclure... Simple coïncidence.

— Sais-tu lire, un peu écrire ? — demanda M. Dauriac.

L'enfant se laissa glisser des genoux de la vieille dame, et alla vers son interlocuteur. Sans doute voulait-il distribuer également ses faveurs.

— Si je sais lire, écrire ? répéta-t-il d'un air indigné. — Je vous écrirai, quand je serai parti, et vous verrez...

Puis, câline :

— Voulez-vous me prendre sur vos genoux, s'il vous plaît ?

Comment refuser ?... Un vrai petit séducteur, irrésistible. Il fut mis à cheval, et un petit trot doux, cadencé, parut lui plaire.

— Si vous voulez m'interroger, vous verrez que je sais déjà bien des choses.

En effet, il savait beaucoup de choses ; quelques interrogations, quelques bonnes réponses le prouvèrent.

— Mes compliments, petit... Tu vas en classe ? A quel établissement ?

— C'est maman qui me fait la classe ; papa, le soir, ses bureaux fermés... — Il s'arrêta court comme ayant dit un mot de trop, puis, voyant qu'on était discret, continua : — Papa m'interroge, me fait faire des problèmes... J'irai en classe l'an prochain...

— Je vois que ta maman est un bon professeur.

— Oh ! oui, un très bon professeur ! Elle sait tout ce qu'il faut savoir... Et puis elle est si bonne, si jolie, ma petite maman !... Je suis sûr que vous l'aimerez tout de suite... Elle vous aime beaucoup, tous.

— Sans nous connaître ?

— Papa lui parle de vous tous les jours... et à moi aussi... Alors, moi aussi, je vous aime bien.

En vérité, c'était au moins bizarre. Ce Lartigue tant oublieux, ayant abandonné brusquement celle qui croyait être sa fiancée, et entretenant chez sa femme et son fils un culte pour toute cette famille !

Il rentrait, l'oublieux, très gai, riant comme un fou, et Suzanne, qui depuis si longtemps ne riait plus, faisait chorus... Et quand leurs regards se croisaient, des regards d'enfants joueurs qui ont fait un bon tour, ils repartaient de plus belle... A quoi donc pensait Suzanne si réservée, si délicate, de se familiariser ainsi avec cet étranger, qui ne pouvait jamais être pour elle qu'un étranger ?

Aidée par lui, le mettant à contribution comme un frère, Suzanne préparait activement le couvert du réveillon. Sans demander avis, elle sortait le plus beau linge, les fins cristaux, la porcelaine décorée par ses doigts d'artiste. Grimpé sur un tabouret, épressé et maladroite, M. Lartigue cherchait dans le grand buffet, se trompait, cherchait encore, grondé et ravi.

Et l'on riait, l'on riait !

Et maître Noël babillait toujours.

— On est sage, hein, mon gars ? — demanda Georges se rapprochant enfin du vieux couple pendant une sortie de M^{lle} Dauriac. — Pas de sottise ?... Tout va bien ? Le petit eut un gentil mouvement d'é-

paules, une jolie moue dubitative, un malin regard de complicité, et répondit, vaguement :

— Je crois que oui, peut être bien...

Sans réfléchir, sans se rendre aucunement compte, M. et Madame Dauriac se sentaient dans une atmosphère mystérieuse : Il y avait certainement quelque chose qu'ils ne savaient pas, que Suzanne savait, que Lartigue et même le petit préparaient. Ils étaient à la fois anxieux, irrités et intéressés.

— On travaille toujours, M. le Dramaturge ? — demanda le vieillard. — Quoi de neuf ? Nous connaissons ce qu'ont dit les journaux... Et ensuite ?

— Un acte reçu à corrections aux Français ; trois actes acceptés chez Antoine. Il paraît que le succès est assuré... et mon pain quotidien aussi, ce qui n'est point à dédaigner — acheva-t-il en riant.

— Je le crois ! Avec toute une famille à nourrir...

Lartigue se mordit fortement les lèvres, et parut s'absorber dans la contemplation d'une bague qu'il portait au petit doigt, anneau d'or tout uni, mais sur lequel resplendissaient les feux d'un beau diamant. Il se contentait pour ne pas éclater de rire.

— Et maintenant, quoi d'entrepris ?

— Je me repose : vous voyez, je voyage... le rêve d'un mois ou deux de congé complet, jouissant de la vie dans ce qu'elle a de meilleur... Pourtant — se ravisa-t-il — je ne perds pas absolument mon temps... Je travaille à un petit scénario... Ça marche, je crois que ça marche très bien... Mon Noël est mon collaborateur. N'est-ce pas, gamin ?

L'enfant, sans parler, fit un geste grave d'assentiment, puis jugea à propos d'embrasser M. Dauriac, tout doucement. Celui-ci lui sourit.

— Alors, je vois que vous êtes tout à fait bons amis — reprit le jeune homme — Tu ne te gênes pas, mon gars ! Au petit trot sur les genoux de Monsieur Grand-Père !

— Et je suis resté longtemps, sur les genoux de Madame Grand-Mère — accentua fièrement le bambin qui, décidément, tenait à son étrange locution. — Ils sont très gentils pour moi... tous les deux.

— Mes compliments, petit : tu vas bien. Ne te gêne pas, je t'en prie. Pour en revenir à mon scénario, cher vieil ami, je vous en développerai le dénouement tout à l'heure ; pour l'insant, je veux vous conter simplement que j'ai songé à une adaptation toute moderne de la parabole de l'Enfant Prodigue. Ce sera charmant, je l'avoue sans vergogne. D'ailleurs, puisque j'ai des collaborateurs...

Il s'arrêta, regardant la pendule, puis l'enfant, puis Suzanne qui rentrait.

— Suzanne — disait madame Dauriac à mi-voix — tu as donné tes ordres à Martine, tu auras ce qu'il faut ?

— Sois tranquille, maman répondit la jeune fille d'un air détaché. — Nous sommes prêts : Martine a trouvé à l'hôtel de la Poste une belle dinde froide, et termine sa mayonnaise. Avec du foie gras, un superbe gâteau, des petits fours, du raisin et des confitures de mes réserves...

Il n'y avait pas moyen de critiquer, mais madame Dauriac pensait que c'était beaucoup pour deux convives, dont un enfant. Et les verres à champagne qui s'alignaient sur le dressoir ! Décidément, cette pauvre Suzanne avait laissé envahir son cerveau par une légère ivresse. Comme le réveil serait sinistre, demain !

— Veux-tu que je t'aide ? — reprit la mère.

— Non, non, maman ! reste bien tranquille. J'aurai fini en un clin d'œil : mon-sieur Georges, aidez-moi donc.

Il s'empressa ; la table fut poussée dans un angle de la salle, et une nappe fine et blanche fut étalée avec soin. Ensuite, un nombre sûrement trop grand de serviettes, assiettes, verres, fut disposé.

— Pourquoi pousses-tu la table, Suzanne ?

— Mais pour laisser le passage libre, ma-maman — répondit-elle tranquillement.

— Georges revenait vers la cheminée.

— Oui, un Enfant Prodigue moderne ; repentant, certes, mais non ruiné et misé-riable ; avouez que cette misère affirme bien plus la bonté du père que le repentir du fils ?... Un enfant prodigue cosu et soigné, avec des chèques dans sa poche, ayant commencé à édifier une fortune qui peut devenir importante... Un enfant prodigue mauvaise tête, pas méchant pour deux liards, rongé réellement de remords, ne demandant qu'à venir se jeter aux genoux de son père, mais ayant attendu, par orgueil, d'être indépendant et relativement riche... Et, au re nouveauté encore : Un enfant prodigue marié, ayant épousé par amour une femme charmante, qui lui a donné des enfants charmants comme elle... Ces chers petits êtres plaidant, presque sans parler, rien que par leur charme la cause du père devant l'aïeul sévère, au fond très tendre, et ne demandant qu'à pardonner.

Il s'arrêta, regardant encore la pendule, écoutant attentivement les vagues bruits de la rue ; sa voix était chaude, prenante, persuasive, dans sa caressante douceur ; M. Dauriac, ne devinant rien encore, mais remué par la similitude des situations, écou-tait avec intérêt.

Georges se tourna à demi vers la mère ; elle avait compris, elle, et le fixait d'un œil ardent où déjà tremblaient des larmes ; ses lèvres frémissantes interrogeaient sans pro-férer aucun son ?... Un sourire et un léger signe de tête lui répondirent éloquentement : « Vous avez deviné, courage ! »

Suzanne, les mains jointes, priant peut-être, peut-être admirant l'orateur, regardait tantôt celui-ci, tantôt son père... Petit Noël caressait doucement de sa fine menotte, la grosse main de M. Grand-Père.

Soudain, Georges se tourna complètement du côté de madame Dauriac.

— Autre chose encore : « Mon héros a sa mère ; ce n'est pas uniquement devant le père, maître omnipotent et unique, qu'il va s'agenouiller... Sa mère, doux avocat qui a plaidé pour lui, qui le pleure, qui l'adore malgré tout. Quand je vous dis que j'ai grandement transformé, et suis éperdument moderne. »

M. Dauriac eut comme un pressentiment.

Oh ! une plaidoirie, rien de plus...

— Et le dénouement ? — demanda-t-il un peu sèchement, essayant de se raidir. — L'avez-vous modernisé aussi ?

— Que non pas ! Il est trop beau ! Le sub-lime pardon, le paternel amour y rayonnent divinement.

Un faible tintement de sonnette vibra dans le vestibule ; Martine devait être aux aguets, la porte de la rue fut aussitôt ouverte : Suzanne s'assit, sans force. Le petit Noël passa son bras autour du cou de M. Dauriac ; Georges continua, de sa voix la plus séductrice :

— Oui, le paternel amour !... Il n'y a

que cela... L'Enfant Prodigue paraît... il im-plore... il est béni... Et voilà !...

* * *

La porte s'était doucement ouverte ; Ma-dame Dauriac aperçut un cher visage, bien changé, mais toujours reconnaissable pour ses yeux maternels ; un cri sortit du fond de ses entrailles, et elle appela :

— Norbert ! Norbert ! Ah ! non Norbert !

— Maman ! maman ! — clamait l'Enfant Prodigue, s'élançant, l'entourant de ses bras. — Ah ! quoi qu'il advienne, je t'aurai embrassée !

Rapidement, Georges Lartigue s'était di-rigé vers la porte, où attendait une jeune femme, que le brusque élan de Norbert avait démasquée. D'un geste prompt, il lui enleva ses fourrures, son capuchon, et l'amena, très pâle, très émue, très belle, vers l'aïeul.

— Grand père, grand-père — suppliait le petit Noël, se cramponnant à M. Dauriac, car le premier mouvement de celui-ci de-vant ce coup de théâtre avait été de repous-ser l'enfant. — Grand-père, c'est maman, ma petite maman si bonne et qui t'aime tant ! Il faut l'aimer un peu, pour que je t'aime bien. Tu m'aimes, dis, et tu vas aimer ma-man ?... Grand-père !

Et de ses douces lèvres, il couvrait de baisers les joues de ce grand-père redouté.

— Mon père !... — murmura la jeune femme, adorablement suppliante, joignant les mains.

— Mon père ! — accentua Norbert s'ar-rachant à sa mère et fléchissant le genou.

— Par pitié, pardonnez et accueillez-nous. J'ai tant souffert loin de vous ? De toute mon âme, je vous demande pardon.

— Louis, par grâce ? — conjurait Ma-dame Dauriac en larmes.

— Alors, c'est ton fils, cet enfant ? — de-manda l'aïeul après une longue minute d'at-tente, de lutte intérieure, d'orgueilleuse re-vanche paternelle.

— Oui, c'est mon fils... et le sien, l'en-fant de mon Esther... fit le jeune homme prenant la main de sa femme. — C'est notre premier trésor, Noël et Louis.

— Car je m'appelle aussi Louis, surtout Louis, grand-père — appuya la petite voix.

— Louis comme toi... Oh ! embrasse ma-man, dis, veux-tu ?

— Pour lui, pour ce trésor, je pardonne — prononce gravement l'aïeul.

Il se leva, tout en tenant le petit sur son bras, et attirant la jeune femme, se pen-chant vers elle, lui mit un baiser au front.

— Et papa ? — réclamait Noël Louis.

— Et papa aussi, que tout soit oublié.

Il y eut alors un moment délicieux de joyeuse confusion, Madame Dauriac attirait à elle l'étrangère, Suzanne réclamant sa part de tendre accolade, Norbert et Georges s'embrassant.

Pendant ce temps, l'aïeul, en extase, re-gardait de tous ses yeux l'enfant installé de nouveau sur ses genoux.

— A moi... à moi... il est moi... L'enfant de mon enfant, mon petit-fils... Je suis grand-père... Ah ! que c'est bon ! — mur-murait-il.

Et comme il paraissait ne pas vouloir lâ-cher son joli trésor, son beau présent de Noël, l'aïeul dut venir vers eux, s'agenouil-ler, caresser le chéri de moitié avec son mari, insatiable.

— Comme tu es gourmand ! — fit elle en un badin reproche. — Tu le veux tout pour toi !

— Qui m'ent dit tant de joie, si proche ! — Et Suzanne enlaçait sa belle-sœur. —

Nous étions si tristes ! Oh ! que c'est bien à vous d'être venue, d'avoir osé ?

— M. rci, mon vieux ! — jetais en un fé-vreux élan Norbert Dauriac à Georges Lar-tigue. — J'hésitais... j'avais peur... sans toi...

— Dis : Sans lui ! — riposta Georges en un beau rire, montrant l'enfant. — Néan-moins, j'avoue que mon scénario avait du bon. J'ai du talent. Hein, quel succès !

— Et quelle gratitude ! A charge de re-vanche. Dispose de moi quand tu voudras.

— Tout de suite, alors...

Et il lui parla tout bas.

— Esther, ma fille, — disait Madame Dauriac revenant vers la jeune femme, — vous possédez un autre gentil trésor, n'est-ce pas ? Elle sera pour moi ?... Vous voyez, de celui-là on ne me laisse point ma part.

— Oui, ma mère ; une petite Jeanne. L'an prochain, nous vous l'amènerons, la maison de commerce liquidée, quand nous vien-drons nous fixer en France.

Elles continuèrent à causer de petite Jeanne ; M. Dauriac s'absorbait toujours en l'enfant adoré déjà ; Georges et Norbert virent à Suzanne.

— Suzanne, ma sœur chérie — dit l'En-fant Prodigue — c'est l'heure des pardons, tu l'as vu. Voici un grand criminel, très re-pentant, qui a bien expié dans l'exil son ambition, lui aussi. Veux-tu imiter notre bon père et grâcier ?...

— Je vous aime tant, Suzanne ! — bal-bulia Georges. — Je n'ai jamais cessé de vous aimer.

Norbert vit des larmes, un sourire, de-vina le pardon, et allant vers son père, quoique un peu intimidé :

— Mon bien-aimé père, voici un autre coupable qui implore également sa grâce. Il veut avoir également le droit de se dire votre second fils... Soyez miséricordieux jusqu'au bout.

Suzanne, tremblante et ravie, se laissait amener par Georges ; et celui-ci obtenait le droit de faire scintiller à la main de la dé-laissée de jadis, à présent si heureuse, le diamant qui avait appartenu à sa mère.

* * *

Oh ! le joyeux réveillon, servi par Mar-tine qui pleurait et riait ! Quelle gaieté, quel doux bavardage sans fin, quel bonheur im-mense !

Pauvres chers vieux qui avaient déploré de n'avoir rien à offrir à leur Suzanne, qui avaient regretté pour eux-mêmes le doux temps des surprises de Noël !

Les yeux humides, ils se regardaient un instant, puis considéraient l'enfant de leur fils, le fiancé de Suzanne.

— Je vous aime ! — murmurait Georges à la fiancée radieuse.

— Je suis le petit Noël, le cadeau de Noël de grand-père et de grand-mère — répétait fièrement l'enfant adoré, si caressant et si beau.

Et les deux vieillards, se découvrant jeu-nes encore, s'avaient qu'ils étaient comblés.

JEANNE FRANCE.

Le nouvel an au Tonkin

Fête nationale ou religieuse, le nouvel an est, dans tous les pays du monde, le prétexte de réjouissances. C'est par des festins et des chants que s'exprime en général la joie de